

CHARIKLEIA MAGDALINI KEFALIDOU

Échos littéraires de l'exil et de l'intégration : le cas arménien

The present article briefly touches on ethnic identity and its evolution among Armenians in the Diaspora. This issue is presented through the work of four different writers belonging to three different generations and living in the US and France, both being countries that nowadays host the largest Armenian communities in the Western world. The construction of ethnic identity is considered with regard to the Armenian Genocide as a milestone in recent Armenian history and the fact that survivors had been forced to exile. Both events brought about feelings of loss and mourning for the victims as well as for the homeland and its traditions. Special attention is paid to the integration in the host country and the ways survivors and their descendants tackle with trauma. The transmission of trauma between different generations occupies a central position in the collective memory of the Armenians, as the Armenian Genocide is both the link to the old country and the symbol of rupture.

Le phénomène diasporique arménien et l'étude de son écho dans la littérature nous renvoient inévitablement au Génocide qui jalonna l'avenir non seulement des Arméniens de l'Anatolie mais aussi celui des communautés arméniennes installées en diaspora, déjà établies depuis le XIV^e siècle. Cependant celles-ci ne prirent réellement de l'ampleur qu'après le Génocide, précipitant la dispersion des survivants dans le monde entier. Notre analyse traite de l'évolution de l'identité diasporique arménienne à travers l'œuvre de quatre écrivains arméniens issus de trois générations différentes, vivant en diaspora. L'intérêt est porté sur la construction de l'identité diasporique en tenant compte des conséquences du deuil et de l'exil forcé sur la trajectoire identitaire.

William Saroyan, naquit en 1908 et grandit dans la période de déception et de précarité générale de la Grande Dépression. La méfiance de la population locale à l'égard des Arméniens s'exacerba non seulement à cause de la crise économique qui favorisait les phénomènes de xénophobie, mais aussi à cause de l'image réductrice et négative de l'Arménien affamé, véhiculée par les associations caritatives dans le but de toucher la sensibilité américaine. Les fantasmes et préjugés orientalisants ainsi qu'une série de théories prônant la primauté des premiers colons et assimilant les nouveaux-arrivants à des envahisseurs contribuèrent à la diffusion d'une image de l'Arménien quelque peu malsaine.

Chez Saroyan on constate la mise en place de deux stratégies face au mépris et la discrimination subis par la population locale : contourner l'image négative par une image positive de sa communauté comme par exemple, dans l'introduction du récit court *L'Été du Merveilleux Cheval Blanc* : « *On était pauvres, on n'avait pas d'argent. Notre tribu était frappée par la misère. Mais le plus important, on était réputés de notre honnêteté. On avait été réputés de notre honnêteté depuis à peu près onze siècles,*

quand notre famille était la plus riche dans cette région qu'on considérait comme le monde entier» (Saroyan, 1947 : 11) ; ou, de manière plus agressive, répondre à la discrimination par le mépris : « *On disait à l'époque dans ma ville natale que les Arméniens n'avaient pas de bonnes manières, alors je faisais tout mon possible d'être gentil avec les gens en danger et enlever mon chapeau dans l'ascenseur. [...] Je ne voulais pas que la racaille blanche se moque des manières des Arméniens* » (Saroyan, 1938 : 89). Saroyan se montre très critique envers la société utilitaire américaine et soutient qu'en effet, le rêve américain ne serait pas réalisable sans les immigrants.

Les Arméniens de Fresno où grandit Saroyan s'y installèrent pour faciliter la reproduction de l'iconographie nationale dans le pays d'accueil. La perte définitive du pays natal attisa les fantasmes des Arméniens exilés qui mystifièrent le territoire anatolien et cherchèrent son ersatz dans la Vallée de Saint Joaquin, dont le climat et la géographie rappelèrent aux paysans Arméniens la vie insouciant au Vieux Pays. Les Arméniens de Fresno récréèrent le Paradis Perdu sur le territoire californien, plantèrent des arbres natifs de la région anatolienne et conservèrent leur langue, leurs habitudes et coutumes orientales. Dans le récit court intitulé *Le paysan*, le héros principal perdu et désillusionné dans la grande ville, cherche à migrer vers une autre ville américaine qui ressemblerait plus à Arménie : « *Ils buvent du raki ensemble et l'homme parla de la Californie à Sarkis "C'est de nouveau l'Arménie." dit l'homme. "Du soleil, des vignobles, des prairies, des oliviers, des ruisseaux, des vaches."* » (Saroyan, 1938 : 158).

Toutefois, le pays d'accueil ne correspondait pas à l'Eldorado dont rêvent les héros de Saroyan. L'Amérique du Nord qu'ils retrouvèrent était un nouveau pays, sans profondes racines historiques, une société pragmatiste dans laquelle l'enrichissement constituait le seul objectif. Le scepticisme de Saroyan à l'égard du rêve américain se révèle à travers les personnages dont la réussite financière et professionnelle ne va presque jamais de pair avec l'accomplissement personnel. Le protagoniste du roman *Rock Wagram* est un homme d'origine arménienne qui avait renié ses origines et rompu avec sa famille afin de réussir à Hollywood. Son mariage avec une femme américaine fut un échec puisque cette femme ne put jamais le comprendre. Aliéné et désespéré, Rock dénonça enfin le monde matérialiste de Hollywood et chercha désespérément à renouer avec ses racines. De la même manière, le jeune et ambitieux héros juif du récit court *L'homme qui grossit* monta très vite l'échelle sociale et mena une vie d'excès qui l'entraîna très vite vers la mort précoce.

Aux antipodes de ces deux exemples de réussite financière, Saroyan met en exergue les cas des hommes non accomplis selon le mode de vie américain, comme ses oncles Geko et Melik qui rompent avec la vision pragmatiste imposée par la société ; l'échec financier du rêveur Oncle Mélik et le manque de motivation de l'Oncle Geko constituent les contre-exemples à la société de réussite et d'accomplissement dans une période de dépression économique où l'échec était une éventualité. Saroyan défend les exclus du système utilitariste en se dissociant lui-même de ce système et en contestant ses mythes. Sa marginalisation volontaire du milieu de spectacle sera marquée par son refus du prix Pulitzer et la rupture de son contrat avec les studios de Hollywood. En refusant de se

soumettre, Saroyan maintient son intégrité et son positionnement paratopique d'auteur exilé.

David Kherdian, né en 1931 dans le Wisconsin pendant la première période d'affluence relative après la Grande Dépression, relate son refus en tant qu'enfant issu d'une famille immigrante de s'inscrire dans la généalogie arménienne jalonnée par la défaite et les massacres. Ce refus des racines s'exprimera par la poursuite de l'assimilation culturelle et par la résistance aux symboles du Vieux Pays, tels que le père, la langue et la nourriture. Vu que l'alimentation figure au centre du processus de l'assimilation, l'américanisation du fils se manifeste par la résistance à la nourriture arménienne et par le mimétisme. Le dialogue qui oppose l'oncle parlant très mal l'anglais et mangeant des plats arméniens et le garçon anglophone qui mange américain illustre l'embarras et la honte du fils face aux origines étrangères des parents alors que la maîtrise parfaite de l'anglais par le fils et sa passion pour la culture américaine rappellent au père son exil.

L'envie d'assimilation des héros de Kherdian a comme but de les épargner du harcèlement scolaire, amplifié par la violence symbolique exercée par les institutrices qui représentent la force exercée par la culture dominante sur les enfants de minorités. Parmi ces formes d'oppression le changement du prénom fut systématique. Cette pratique remet en cause la confiance en soi des élèves, qui décident de changer leurs prénoms avant leur scolarisation pour éviter la marginalisation. Il faut noter que les récits de Kherdian et de Saroyan datent avant l'éclatement du mouvement des droits civiques quand la démonstration de fierté d'appartenance à un groupe ethnique n'était pas encore encouragée.

Le mouvement des droits civiques et de libération féministe dans les années soixante ont pavé le chemin pour l'émergence des voix marginalisées des femmes issues de l'immigration. La littérature féminine d'origine arménienne met en évidence le rapport des femmes d'origine étrangère avec leurs traditions et leurs familles, mais aussi les droits des femmes et des minorités dans la société américaine. L'évolution de l'identité arménienne en diaspora et l'assimilation du sujet diasporique sont étudiés en rapport avec l'intermariage et le métissage culturel et biologique, le démantèlement de la cellule familiale diasporique et le bouleversement des rapports traditionnels entre les sexes. Dans le livre de Carol Edgarian *Rise the Euphrates*, la transmission de l'identité minoritaire et la négociation du deuil et du traumatisme s'effectuent dans un contexte intergénérationnel. Les femmes arméniennes figurent au premier rang du récit à l'opposé des représentations précédentes, où elles étaient assignées à des tâches domestiques. Le roman nous rapporte l'histoire de trois femmes vivant aux États-Unis, dont la plus âgée avait survécu au génocide. La fille de la rescapée, Araxe financièrement indépendante et voulant s'émanciper, défie le rôle traditionnel accordé à la femme arménienne en travaillant dans une grande société parmi les hommes et se maria avec un Américain. La fille se bascule entre deux rôles, celui de l'héritière du mémoire du génocide et des traditions et celui de la femme américaine émancipée qui trace son propre chemin en remettant en cause les valeurs familiales. La tâche de synthétisation des deux rôles

s'avère problématique et l'héroïne est divisée par sa propre volonté et par son devoir communautaire et familial sans jamais pouvoir accomplir aucun des deux. Seta, la fille issue du mariage d'Araxe avec l'Américain est le seul personnage qui possède une dynamique identitaire et détient le rôle rédempteur dans le récit. Pendant son enfance Seta fut le récepteur fidèle du témoignage de sa grande mère transmis à elle dans une perspective de cicatrisation de la rescapée mais aussi dans un effort de transmission de l'expérience du génocide. Le roman nous fournit une image de prise de conscience de l'identité hybride de l'héroïne qu'on pourrait qualifier de métamorphose, lorsque l'héroïne se regarde sur le miroir et constate qu'elle a soudainement mûri et qu'elle est ni Seta l'Arménienne ni Loon l'Américaine, mais Seta Loon. C'est en ce moment précis qu'elle entreprend la rédaction du livre pour palier l'oubli traumatique de sa grand-mère et se désapproprier du deuil familial qu'elle ne souhaite pas transmettre à son enfant à naître.

En France, Denis Donikian né en 1942 en Isère, figure parmi les auteurs qui exposent la problématique de l'exil et analysent les interrelations Arménie-diaspora. À l'opposé des auteurs arméniens-américains comme Saroyan qui n'a effectué que trois visites courtes en Arménie et Kherdian et Edgarian qui ne s'y sont jamais rendus, Donikian, lui, fait partie des écrivains français d'origine arménienne qui ont connu à la fois l'Arménie soviétique et la nouvelle république arménienne.

En 1947 plusieurs Arméniens de France ont répondu à l'appel au rapatriement de Staline ; selon les statistiques de l'époque, les Arméniens de France occupent la deuxième place parmi les Arméniens de l'Occident rapatriés, alors que les Arméniens des États-Unis, bien que plus nombreux, y occupent la dernière place. Le clivage entre ceux qui restèrent, comme la famille Donikian, et ceux qui regagnèrent l'Arménie déstabilisa la communauté arménienne en France qui fut de nouveau démembrée. Dans les années soixante Donikian se rendit en Arménie où son rêve de retour au pays s'affronta à la triste réalité politique et sociale : le manque d'infrastructures, le chômage, la précarité absolue, la corruption et la discrimination subie aux rapatriés par les Arméniens natifs du Caucase. Donikian rentre en France désillusionné par le triste spectacle de l'Arménie soviétique mais y effectue des allers-retours au fil des années et après la proclamation d'indépendance de l'Arménie en 1991 sans pouvoir se stabiliser.

Dans son roman *Vidures* le rêve du rapatrié s'oppose à la réalité vécue à travers une allégorie : Le héros principal, Gam est chiffonnier qui vit en précarité absolue dans la décharge située sur une colline qui domine la ville de Erevan. Il porte le prénom de son grand-père en souvenir du pays ancestral d'où la famille fut chassée avant de trouver refuge à la capitale de la république arménienne. La cimetièrre qui jouxte la décharge représente parfaitement la triste réalité du quotidien du héros, une ambiance empoisonnée par le détritris et la mort qui rappellent la corruption de l'État et la négociation difficile avec le passé traumatique. On ne connaît pas avec certitude la ville d'origine de la famille du héros mais le texte nous permet de déduire que celle-ci se trouve en Turquie.

La traduction du titre du roman en Arménien est *Aghparstan* et revêt plusieurs interprétations. Le mot signifie pays d'ordures faisant allusion à la décharge, mais c'est aussi une critique de Donikian sur la condition diasporique et sur la situation politique et

sociale en Arménie (Vies Dures). D'abord une référence au génocide, à la dispersion violente et aux conséquences du négationnisme ; ensuite une allusion à la marginalisation du héros par la population locale puisque le titre se réfère au terme péjoratif *aghpar*, qui est un mot-valise arménien de « frère » (*yeghpar*) et « ordure » (*aghp*), employé par les Arméniens du Caucase pour les Arméniens rapatriés.

Gam représente l'Arménien qui se dissocie de l'Arménie du Caucase, parce que son lieu d'origine est rendu inaccessible car il se situe de l'autre côté de la frontière. Le roman nous transmet l'expérience des héros vivant en exil entre le souvenir hantant et obsessionnel d'un pays perdu pour toujours transmis par les parents et l'Arménie actuelle qui constitue le seul territoire accessible mais différent du lieu d'origine. Hormis la disparition du pays natal qui annule le retour, à travers le regard du héros de Vidures on pressent aussi sa désillusion car l'Arménie n'est en mesure d'offrir aucune perspective de prospérité ni aux rapatriés ni aux natifs.

La faiblesse de repères en Arménie du Caucase est aussi évidente dans plusieurs poèmes de Kherdian sur l'Arménie comme *Le Tapis Oriental* où l'auteur maintient un lien imaginaire avec le lieu d'origine, faute de vrai lien avec ce lieu : il situe l'Arménie Historique, notamment la Cilicie sur le tapis que son père avait apporté de là-bas, où il se téléporte en s'asseyant sur le tapis. Carole Edgarian nous présente comment la petite Seta avait appris le sort tragique de l'Arménie démantelée et comment elle transmettait ce sentiment de perte aux autres. Dans *Rise the Euphrates*, la grand-mère donne une leçon de géographie à Seta par le biais d'allégories et de jeux :

Notre Arménie est perdue, disait Casard et, en me serrant contre elle, elle me montrait sa paume droite vide comme preuve. Comme elle m'a enseigné, j'enseignais aussi les autres : Regarde mes doigts, ils sont la Turquie et la Russie est mon puce. Et mon poignet, c'est la Perse. La partie plate de ma paume est l'Anatolie, et chaque ligne est une rivière, et les courbes sont des montagnes et des collines. Et si quelqu'un me demandait, « Où est l'Arménie ? » Casard m'avait appris de cracher dans la paume et répondre. « *Gunatz. Perdue.* » (Edgarian, 1994 : 5)

Bibliographie

- BEDROSSIAN Margaret (1991), *The Magical Pine Ring: Culture and the Imagination in Armenian-American Literature*, Detroit, Wayne State University Press.
- CARLSON Elwood (2008), *The Lucky Few: Between the Greatest Generation and the Baby Boom*, New York, Springer Science and Business Media B.V.
- DONIKIAN Denis (2011), *Vidures*, Arles, Actes Sud.
- EGDARIAN Carol (1994), *Rise the Euphrates*, New York, Random House.
- KHERDIAN David (2004), *Letters to my Father*, Ashland, RiverWood Books.
- KHERDIAN David (1970), *Homage to Adana*, Fresno, Giligia Press.
- KHERDIAN David (1993), *Asking the River*, New York, Orchard Books.
- MAINGUENEAU Dominique (1993), *Le contexte de l'œuvre littéraire : Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.

- MOURADIAN Claire (1979), « L'immigration des Arméniens de la diaspora vers la RSS d'Arménie, 1946-1962 », *Cahiers du monde russe et soviétique* Volume 20, Numéro 1, Paris, EHESS, p. 79-110
- PORTELLI Alessandro (1994), *The Text and the Voice: Writing, Speaking and Democracy in American Literature*, New York, Columbia University Press.
- RICARD Serge (1987), « Theodore Roosevelt : Nationalisme, racisme et démographie », *Les Immigrations Européennes aux Etats-Unis*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 15-16.
- SAROYAN William (1938), *Little Children*, Leipzig, Albatross.
- SAROYAN William (1947), *My Name is Aram*, Bern, Phoenix Publishing.
- SAROYAN William (1951), *Rock Wagram*, New York, Doubleday.
- TER MINASSIAN Anahide (1997), *Histoires croisées : Diaspora, Arménie, Transcaucasie 1880-1990*, Marseille, Parenthèses.
- TER MINASSIAN Taline (2002), « Erevan, "ville promise" : Le rapatriement des Arméniens de la diaspora (1921-1948) », *Diasporas : Histoire et Sociétés*, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail (Laboratoire Diasporas), n° 1 « Terres promises, terres rêvées », p 75.
- WOESTE Victoria Saker (1998), *The Farmer's Benevolent Trust: Law and Agricultural Cooperation in Industrial America, 1865-1945*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- <https://denisdonikian.wordpress.com/tag/vidures/> (consulté le 13 avril 2016)

CHARIKLEIA MAGDALINI KEFALIDOU
Université Paris-Sorbonne (Paris IV)
Courriel : charikleia.kefalidou@yahoo.fr